
Marx et le spécisme aliéné

John Bellamy Foster
Brett Clark – 2018

Extrait :

Dans ce système de production généralisée de marchandises, les animaux non humains ont souvent des relations variables avec le capital. Dans le deuxième volume du *Capital*, Marx décrit comment les capitalistes évaluent la vie des vaches par rapport à la production : « Les bovins, en tant qu'animaux de trait, sont du capital fixe ; lorsqu'ils sont engraisés pour l'abattage, ils sont de la matière première qui passe finalement dans la circulation comme produit, et donc non pas du capital fixe, mais du capital circulant. La corporéité des animaux non humains soulève, pour le capital, la question des coûts (y compris ceux associés au temps de rotation) déterminés par les aspects écorégulateurs de la reproduction naturelle. « Dans le cas des moyens de travail vivants », explique Marx, « comme les chevaux... le temps de reproduction est prescrit par la nature elle-même. Leur vie moyenne en tant que moyen de travail est déterminée par les lois naturelles. Une fois cette période écoulée, les objets usés doivent être remplacés par de nouveaux. Un cheval ne peut pas être remplacé par un autre cheval, mais seulement par un autre cheval ». Bien que distincts dans leur forme, les chevaux, pour le capital, étaient simplement des machines cartésiennes interchangeables.

Peu de controverses savantes contemporaines à gauche sont plus tendues que celles qui entourent le point de vue de Karl Marx sur le statut des animaux dans la société humaine. De nombreux spécialistes des droits des animaux de gauche, dont certains écosocialistes, affirment que Marx était spéciste dans ses premiers écrits. De plus, on prétend que, malgré leur

adhésion ultérieure aux vues darwiniennes, Marx et Frederick Engels n'ont jamais complètement transcendé cette perspective spéciste profondément ancrée, qui a donc infecté le matérialisme historique dans son ensemble. Ces critiques concentrent leurs objections principalement sur les Manuscrits économiques et philosophiques de

1844, affirmant que Marx a présenté une perspective anthropocentrique et dualiste d'un gouffre, plutôt que d'une continuité, entre les animaux non humains et humains, justifiant ainsi ontologiquement une approche exploiteuse et instrumentaliste des relations entre l'homme et l'animal qui ignorait ou niait la souffrance animale et était aveugle aux conditions fondamentales de l'existence animale.

Le pionnier de l'écosocialisme Ted Benton offre la critique classique de Marx à cet égard. Benton soutient que l'approche dominante de Marx sur la relation homme-animal, en particulier dans ses premiers écrits, n'était pas seulement "spéciste", mais, en vertu de son humanisme anthropocentrique, était également un exemple d'un « narcissisme d'espèce assez fantastique. » Les vues de Marx, ajoute-t-il, étaient ancrées dans le dualisme cartésien, qui séparait radicalement l'être humain (l'esprit) de l'animal (la machine). Benton soutient que Marx considérait les animaux comme définitivement "fixés" dans leurs capacités. En outre, en décrivant comment l'aliénation du travail a réduit les êtres humains à une condition animale, Marx aurait dévalorisé la vie animale¹.

1 Ted Benton, « Humanism = Speciesism : Marx on Humans and Animals », *Radical Philosophy* 50 (1988) : 4, 6, 8, 11-12 ; Ted

D'autres critiques de Marx en matière de droits des animaux lui ont emboîté le pas. Renzo Llorente affirme qu'un « certain spécisme [était] constitutif de la pensée de Marx » et que toute sa théorie du travail aliéné était « fondée sur une division entre les animaux humains et non humains »². John Sanbonmatsu affirme que Marx a proposé « l'extermination dans le domaine de la pensée de l'existence sensorielle et des expériences de milliards d'autres êtres souffrants dans le monde sur terre ».³ Katherine Perlo insiste sur le fait que Marx a commis une « violence idéologique » à l'encontre des animaux, tandis que David Sztybel affirme qu'il considérait les animaux comme ayant « simplement une valeur instrumentale », comme n'importe quelle machine.⁴

Benton, *Natural Relations : Ecology, Animal Rights and Social Justice* (Londres/ New York : Verso, 1993), 32-35.

- 2 Renzo Llorente, « Reflections on the Prospects for a Non-Speciesist Marxism », in *Critical Theory and Animal Liberation*, ed. John Sanbonmatsu (Lanham, Maryland : Rowman and Littlefield, 2011), 126-27. Llorente, tout en soutenant que Marx lui-même était spéciste, nie que le spécisme soit inhérent au marxisme.
- 3 John Sanbonmatsu, *The Postmodern Prince* (New York : Monthly Review Press, 2004), 215-18 ; Sanbonmatsu, introduction à *Critical Theory and Animal Liberation*, 17-19.
- 4 Katherine Perlo, « Marxism and the Underdog », *Society and Animals* 10, no. 3 (2002) : 304 ; David Sztybel, « Marxism and Animal Rights », *Environmental Ethics* 2, no. 2 (1997) : 170-71.

Le terme spécisme a été inventé par Richard Ryder en 1970 et est défini dans l'Oxford English Dictionary de 1985 comme « la discrimination ou l'exploitation de certaines espèces animales, basée sur une supposition de la supériorité de l'humanité ».⁵ Mais alors que le spécisme est formellement défini comme une différenciation entre les humains et les animaux menant à la discrimination et à l'exploitation d'autres espèces, les spécialistes des droits des animaux ont eu tendance à élargir le concept pour qu'il s'applique à toute différenciation entre l'espèce humaine et les autres espèces animales, qu'elle soit ou non utilisée pour justifier la discrimination ou les abus.⁶

Ainsi, Benton déclare que Marx établit un « contraste aigu entre l'humain et l'animal [qui] supprime la base ontologique pour... une analyse critique des formes de souffrance partagées par les animaux et les humains ».⁷ Ici, l'accusation n'est pas que Marx ait jamais cherché

directement à justifier la souffrance des animaux, ce qui n'est pas prouvé, mais simplement que son ontologie humaniste sape toute la base ontologique pour la reconnaissance de la souffrance animale. Ainsi, Benton déclare que « l'humanisme est égal au spécisme », en opposition directe avec la notion de Marx selon laquelle « un humanisme pleinement développé est égal au naturalisme »⁸.

Ce qui est le plus remarquable dans ces critiques de Marx en tant que penseur spéciste, c'est qu'elles reposent généralement sur l'extraction d'une poignée de phrases d'un ou deux textes hors de leur contexte, tout en ignorant les arguments plus larges de Marx et son corpus intellectuel dans son ensemble. S'ajoute à cela la négligence des conditions historiques plus larges, des influences intellectuelles et des débats qui ont donné naissance au traitement par Marx de la dialectique homme-animal, alors que cela est crucial pour toute compréhension significative de sa pensée dans ce domaine. Cela inclut : (1) ses études d'Epicure et de Lucrèce ; (2) sa connaissance du débat allemand sur les pulsions animales et la psychologie animale, plus particulièrement le travail de Hermann Samuel Reimarus ; (3) sa

5 Richard D. Ryder, "Speciesism", dans *Encyclopedia of Animal Rights and Animal Welfare*, ed. Marc Bekoff (Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1998), 320.

6 Pour une critique à ce sujet, voir Bradley J. Macdonald, "Marx and the Human/Animal Dialectic", dans *Political Theory and the Animal/Human Relationship*, eds. Judith Grant et Vincent G. Jungkuz (New York : State University of New York Press, 2011), 36.

7 Benton, *Natural Relations*, 42.

8 Benton, « Humanism = Speciesism », 1 ; Karl Marx, *Early Writings* (Londres : Penguin, 1970), 348.

critique de René Descartes sur les animaux et le mécanisme ; (4) son utilisation de la notion d'être générique de Ludwig Feuerbach ; (5) son incorporation de la théorie de l'évolution de Charles Darwin ; et (6) son développement du concept de métabolisme socio-écologique basé sur Justus von Liebig et d'autres. Les affirmations selon lesquelles le matérialisme historique classique était spéciste minimisent aussi nécessairement les explorations d'Engels sur l'écologie animal-humain.

Il est important de reconnaître que les discussions de Marx sur les animaux étaient principalement d'ordre historique, matérialiste et scientifique. Les examens de Marx et Engels sur la position des animaux dans la société n'étaient donc pas dirigés vers des questions de philosophie morale, comme c'est le cas pour la plupart de leurs critiques. De même, la valeur du matérialisme historique classique dans ce domaine est ce qu'il nous apprend concrètement en ce qui concerne l'évolution des relations entre les êtres humains et les autres animaux, en particulier en ce qui concerne l'évolution des conditions écologiques, y compris ce que Marx a appelé la

“dégradation” de la vie animale sous le capitalisme⁹.

Bien qu'il ne s'agisse évidemment pas de l'objectif principal de son travail, qui était consacré à l'élaboration d'une critique du mode de production capitaliste, la préoccupation et l'affinité pour les animaux ne sont pas absentes de l'analyse de Marx.¹⁰ Dans l'ensemble, sa considération de la dialectique homme-animal a été affectée par une conception de la spécificité historique des relations homme-animal, associée à différents modes de production. Cela a donné lieu à la critique de Marx de ce que le politologue Bradley J. Macdonald a appelé le « spécisme aliéné » découlant de l'aliénation capitaliste de la nature¹¹.

9 Marx, *Early Writings*, 239.

10 Certains critiques soulignent, hors contexte, les critiques de Marx et Engels à l'égard de la Société pour la préservation des animaux comme preuve de leur manque de sympathie pour les animaux. Pour une puissante réplique, voir Ryan Gunderson, "Marx's Comments on Animal Welfare", *Rethinking Marxism* 23, no. 4 (2011) : 543-48.

11 Macdonald, « Marx and the Human/Animal Dialectic », 41-42. Macdonald distingue ce qu'il appelle le « dualisme dialectique » – reflétant les processus d'“objectivation” ou d'“externalisation” – inhérent à la relation humaine à la nature, et le « spécisme aliéné » caractéristique du capitalisme. Le spécisme aliéné, dans ces termes, n'est que l'autre face de l'être aliéné de l'espèce. Sur les concepts d'objectivation et d'externalisation (et la distinction entre ceux-ci et l'aliénation de Marx), voir

Épicure et la dialectique homme-animal

La pensée historico-matérialiste de Marx a été profondément influencée par ses explorations du matérialisme épicurien – le sujet de sa thèse de doctorat.¹² Au cœur de l'épicurisme se trouve une perspective protoévolutionnaire et un accent sur la relation matérielle étroite entre les humains et les autres animaux, puisque toute vie émerge de la terre. Les animaux, comme les humains, sont considérés comme des êtres sensibles qui éprouvent de la douleur et du plaisir.¹³ L'épicurisme s'attaque à la destruction de l'environnement, notamment à la mort des espèces.¹⁴

Georg Lukács, *History and Class Consciousness* (Londres : Merlin Press, 1971), xxxvi, et *The Young Hegel* (Cambridge, Massachusetts : MIT Press, 1975), 537-67.

- 12 Voir Marx et Engels, *Collected Works*, vol. 1 (New York : International Publishers, 1975), 25-107, 403-509 ; Epicurus, *The Epicurus Reader* (Indianapolis : Hackett Publishing, 1994) ; Lucretius, *On the Nature of the Universe* (Oxford : Oxford University Press, 1997). Sur Marx et Epicure, voir John Bellamy Foster, *Marx's Ecology* (New York : Monthly Review Press, 2000), 21-65.
- 13 Sur Lucrèce et la relation homme-animal, voir Alma Massaro, « The Living in Lucretius' *De rerum natura* : L'ataraxie des animaux et la détresse des humains », *Relations 2*, no 2 (2014), <http://ledonline.it/Relations>. Sur les vues protoévolutionnaires d'Épicure, voir John Bellamy Foster, Brett Clark et Richard York, *Critique of Intelligent Design* (New York : Monthly Review Press, 2008), 49-64.

Comme l'a dit Marx, pour Épicure, « le monde est mon ami ».¹⁵

Ironiquement, étant donné l'accent mis par le matérialisme épicurien sur un lien fort entre l'homme et l'animal et son influence sur Marx, Benton et Szttybel ont tous deux choisi, dans leurs critiques, de citer, hors contexte, une déclaration tirée des carnets épicuriens de Marx, dans laquelle il déclare : « Si un philosophe ne trouve pas scandaleux de considérer l'homme comme un animal, on ne peut pas lui faire comprendre quoi que ce soit »¹⁶. Pour Benton, il s'agit là d'une preuve claire et convaincante d'un « dualisme humain/animal extrême et sans équivoque » de la part de Marx¹⁷. De même, pour Szttybel, c'est une indication que Marx, à ce stade précoce, n'a pas de perspective naturaliste et adopte une approche instrumentaliste globale des animaux.¹⁸ Aucun des deux critiques, cependant, n'examine le contexte réel

-
- 14 Pour Lucretius sur la destruction de l'environnement, voir Lucretius, *On the Nature of the Universe*, bk. VI, 179-217 ; Jack Lindsay, *Blast Power and Ballistics : Concepts of Force and Energy in the Ancient World* (Londres : Frederick Muller, 1974), 379-81 ; H. S. Commager, Jr, « Lucretius's Interpretation of the Plague », *Harvard Studies in Classical Philology* 62 (1957) : 105-18.
- 15 Karl Marx et Frederick Engels, *Collected Works*, vol. 5 (New York : International Publishers, 1975), 141.
- 16 Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 1, 453.
- 17 Benton, *Natural Relations*, 35.

dans lequel cette phrase apparaît – c'est-à-dire la critique de Marx de l'attaque de Plutarque contre le matérialisme épicurien pour avoir rejeté une religion basée sur la peur. Ainsi, dans la phrase immédiatement précédente, que ni Benton ni Szybel ne citent, Marx exprime ce qu'il considère être le point de vue de Plutarque : « Car dans la peur, et même dans une peur intérieure, inextinguible, l'homme est déterminé comme un animal [c'est-à-dire dépourvu de raison et de liberté], et il est absolument indifférent à l'animal de savoir comment il est tenu en échec ».¹⁹ Dans ce passage, Marx s'oppose aux polémiques antiépicuriennes de Plutarque dans *Qu'Épicure rende impossible une vie agréable* et *Contre Colotes*²⁰. Dans ces ouvrages, et en particulier dans le premier, Plutarque, à la suite de Platon, affirme que la religion des masses doit être fondée sur la peur, y compris la peur de l'au-delà (« L'enfer de la populace »).²¹

18 Szybel, "Marxism and Animal Rights," 171.

19 Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 1, 75, 448, 452-53.

20 Plutarque, *Moralia*, vol. 14, Loeb Classical Library (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1967), 129-47, (pp. 1104-1106).

21 Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 1, 74. Sur l'attaque d'Épicure contre la religion et son opposition à Platon, voir Benjamin Farrington, *The Faith of Epicurus* (Londres : Weidenfeld and Nicolson, 1967).

Le conflit acharné de Marx avec Plutarque, dans le contexte de l'attaque de ce dernier contre la critique épicurienne de la religion et de l'immortalité, est à la base d'un appendice à sa thèse (intitulé « Critique de la polémique de Plutarque contre la théologie d'Épicure » – dont seul un fragment survit), où les mêmes observations critiques sur Plutarque sont mises en avant. L'argument de Marx est que la raison permet aux êtres humains de transcender ce que Plutarque considère comme la « peur intérieure des animaux qui ne peut être éteinte ».²² Ici, Marx, à la suite d'Épicure, reconnaît la parenté entre la souffrance animale et la souffrance humaine. Il souligne également, en opposition à Plutarque, la base "corporelle" des êtres humains, les reliant aux autres animaux – puisque les humains n'ont pas plus d'âme immortelle que les animaux – tout en soulignant le potentiel de l'humanité à s'élever par la raison pratique, c'est-à-dire l'existence matérielle consciente d'elle-même²³.

Le manque de connaissance du matérialisme épicurien par les critiques des droits des animaux affecte également les critiques de Marx d'autres manières. Dans une

22 Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 1, 74-76.

23 Marx, *Early Writings*, 389-90.

tentative de démontrer que Marx considère les animaux de manière purement instrumentale, Szybel cite la déclaration de Marx dans les *Manuscrits économiques et philosophiques* selon laquelle « la nature aussi, prise abstraitement, pour elle-même, et rigidement séparée de l'homme, n'est rien pour l'homme ». Ignorant qu'il s'agit d'une allusion à l'une des principales doctrines d'Épicure, Szybel conclut que Marx veut dire que la nature, y compris la vie animale, a « au mieux une valeur instrumentale ».²⁴ Pourtant, aucune personne ayant reçu une éducation classique à l'époque de Marx n'aurait pu ne pas reconnaître dans la déclaration de Marx la célèbre déclaration d'Épicure (que Marx a citée tout au long de sa vie) : « La mort n'est rien pour nous. Car ce qui a été dissous n'a pas d'expérience des sens, et ce qui n'a pas d'expérience des sens n'est rien pour nous »²⁵.

Ainsi, en écrivant que la nature séparée de l'humanité, c'est-à-dire en dehors de l'interaction sensorielle et matérielle, n'est rien pour l'humanité, Marx souligne le fait que les êtres

humains sont des êtres objectifs, corporels, sensibles – le point même de sa critique de Georg Wilhelm Friedrich Hegel dans cette partie des *Manuscrits économiques et philosophiques*. Débarrassé des liens sensibles avec la terre, qui définissent l'être humain – tout comme ils définissent tous les êtres corporels – comme des êtres vivants et souffrants, il était évident que la nature, dans les termes de Marx (comme dans ceux d'Épicure), n'était « rien pour l'homme ». Séparés de la nature, les êtres humains, comme les animaux non humains, n'ont pas d'existence du tout. Loin de promouvoir une approche instrumentale des animaux, Marx met ici l'accent sur la relation matérielle qui régit l'existence des humains et de toutes les espèces. Plutôt que de représenter une séparation entre les humains et les autres animaux ou une justification morale de l'utilisation utilitaire de ces derniers, cette déclaration est l'expression de leur existence commune en tant qu'êtres physiques. Comme l'affirme Joseph Fracchia, pour Marx, c'est « l'organisation corporelle humaine » qui identifie les êtres humains comme des animaux et qui sert à les distinguer de tous les autres animaux²⁶.

24 Szybel, « Marxisme et droits des animaux », 173-74.

25 Epicurus, *The Epicurus Reader*, 32 ; Frederick Engels à Friedrich Adolph Sorge, 15 mars 1883, dans Karl Marx Remembered, ed. Philip S. Foner (San Francisco : Synthesis Publications, 1983), 28. Voir également Foster, *Marx's Ecology*, 77-78.

26 Joseph Fracchia, "Organisms and Objectifications : A Historical-Materialist Inquiry into the 'Human and Animal,'" *Monthly Review* 68, no. 10 (March 2017) :

En effet, plutôt que de nier le lien entre les êtres humains et les autres animaux, Marx a écrit dans la *Question juive* en 1843, avant ses *Manuscrits économiques et philosophiques*, que "[l]a vision de la nature qui s'est développée sous le régime de la propriété privée et de l'argent est un mépris réel et une dégradation pratique de la nature... » Dans ce sens, Thomas Müntzer déclare qu'il est intolérable que « toutes les créatures aient été transformées en propriété, les poissons dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les plantes sur la terre – tous les êtres vivants doivent aussi devenir libres ». ²⁷

La critique des machines animales cartésiennes

À la recherche d'un large fondement philosophique pour ce qu'il considère comme la vision dualiste de Marx sur les humains et les animaux, Benton suggère à plusieurs reprises que la soi-disant approche spéciste de Marx sur la relation homme-animal est piégée dans la « philosophie dualiste paradigmatique de Descartes ». ²⁸ Dans son *Discours de la méthode* de 1637, Descartes associe les êtres humains à

l'esprit, tandis que les animaux sont relégués au statut de machines ou d'automates naturels – une vision qui aura un impact énorme sur le développement de la pensée des Lumières. ²⁹ Cependant, la description par Benton du prétendu dualisme cartésien de Marx ne tient pas compte de la critique du XVIIIe et du début du XIXe siècle de la notion cartésienne d'animal-machine au sein de la philosophie et de la psychologie allemandes, dont Marx était l'héritier. Les penseurs romantiques, idéalistes et matérialistes allemands ont remis en question l'hypothèse cartésienne de l'animal-machine et, ce faisant, ont généré une nouvelle compréhension révolutionnaire de la psychologie animale (et humaine). ³⁰ Marx devait fonder ses propres critiques de la notion d'animal-machine de Descartes sur cette longue tradition anti-cartésienne de la philosophie allemande.

La figure centrale de la révolte philosophique allemande contre la notion cartésienne d'animal-machine était le philosophe déiste (et virulemment anti-épicurien)

1–3.

27 Marx, *Early Writings*, 239 ; Thomas Müntzer, *Collected Works* (Edinburgh : T and T Clark, 1988), 335.

28 Benton, "Humanism = Speciesism," 8, 12 ; *Natural Relations*, 33, 37.

29 René Descartes, *Discours de la méthode* (Chicago : Open Court, 1899), 59-63.

30 Alice Kuzniar, « A Higher Language : Novalis on Communion with Animals », *German Quarterly* 76, no. 4 (2003) :426-42 ; Robert Ausch, *An Advanced Guide to Psychological Thinking* (Lanham, Maryland : Lexington Books, 2015), 90.

Reimarus, dont les découvertes en psychologie animale (et en éthologie animale) au milieu du XVIII^e siècle ont influencé des penseurs comme Emmanuel Kant, Johann Gottfried Herder, Johann Gottlieb Fichte, Hegel et Feuerbach.³¹ Reimarus rejetait catégoriquement la réduction cartésienne des animaux à des machines. Il s'est également opposé à la notion du philosophe et psychologue français Étienne Bonnot de Condillac selon laquelle les animaux non humains avaient une conscience et une capacité d'apprendre de leur environnement, essentiellement identiques à celles des êtres humains. En réponse à ces conceptions, Reimarus, dans ses *Conduites des animaux* (1760), a introduit le concept de *Trieb* ou *pulsion* (généralement traduit

jusqu'au vingtième siècle par *impulsion* ou *instinct*, car il n'y avait pas d'équivalent clair en anglais). Dans ce qui allait progressivement devenir la catégorie explicative de base en psychologie, Reimarus soutenait qu'il existait des pulsions innées chez les animaux (y compris les êtres humains) qui interagissaient avec les sensations.³² Pour Reimarus, la pulsion (*Trieb*) représentait donc la capacité de l'animal à poursuivre une fin bénéfique « sans réflexion, expérience et pratique individuelles, sans entraînement, exemple ou modèle, dès la naissance, avec une habileté prête dès la naissance qui était magistrale pour atteindre sa fin ».³³

Reimarus a développé une taxonomie de dix classes et cinquante-sept sous-classes de pulsions, dont les plus importantes sont les pulsions habiles (*Kunsttriebe*) – plus précisément, l'artifice ou l'activité habile sous la forme de capacités innées régies par des règles pour certaines actions –

31 Julian Jaynes and William Woodward, "In the Shadow of Enlightenment, II : Reimarus and his Theory of Drives," *Journal of the History of Behavioral Sciences* 10, no. 2 (1974) : 144–59 ; John H. Zammito, *The Gestation of German Biology* (Chicago : University of Chicago Press, 2018), 134–49, "Herder Between Reimarus and Tetens : The Problem of an Animal-Human Boundary," in Herder : *Philosophy and Anthropology*, eds. Anik Waldow and Nigel DeSouza (Oxford : Oxford University Press, 2017), 127–46 ; Günter Zöller, *Fichte's Transcendental Philosophy* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), 63 ; James Muldoon, *Hegel's Philosophy of Drives* (Aurora, California : Noesis Press, 2014) ; G. W. F. Hegel, *The Philosophy of Nature* (Oxford : Oxford University Press, 2004), 406–9.

32 Dorothea E. von Mücke, *The Practices of the Enlightenment* (New York : Columbia University Press, 2015), 33–38 ; Zammito, *The Gestation of German Biology*, 138–39 ; Kurt Danziger, "The Unknown Wundt : Drive, Apperception, and Volition", dans *Wilhelm Wundt in History*, eds. Robert W. Rieber et David K. Robinson (New York : Kluwer Academic/Plenum Publishers, 2001), 101–2 ; Muldoon, *Hegel's Philosophy of Drives*, 107–11.

33 Reimarus cité dans Zammito, *The Gestation of German Biology*, 139.

qu'il a utilisées pour décrire l'étonnante compétence productive des abeilles, des araignées et d'autres animaux. Sa notion de pulsion habile était celle d'une pulsion innée qui était aussi agentielle, c'est-à-dire une « pulsion élective », incorporant un élément de choix.³⁴ C'est cette analyse qui a fortement influencé Marx, qui était fasciné par la notion de pulsions habiles de Reimarus.³⁵

Pour Reimarus, les animaux non humains n'avaient pas accès aux conceptions plus abstraites et génériques (liées au genre) des choses, et donc aux niveaux supérieurs de raisonnement, tels que la relation conceptuelle (métacognition), l'inférence, la réflexion et le langage.³⁶ Néanmoins, les animaux avaient, dans une certaine mesure, une conscience et une imagination répondant aux stimuli sensoriels, qui interagissaient avec leurs pulsions de base. Dans sa philosophie de l'histoire, Kant a soutenu sur cette base que l'espèce humaine se définissait par sa liberté de transcender les pulsions innées et de développer des fins conscientes basées sur la perception des besoins psychologiques et éthiques généraux

34 Zammito, *The Gestation of German Biology*, 139-40.

35 Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 1, 19.

36 Zammito, *The Gestation of German Biology*, 141-42 ; Mücke, *The Practices of the Enlightenment*, 35.

de l'homme.³⁷ Herder a ajouté que les concepts plus larges et plus génériques qui caractérisaient la conscience humaine, par rapport aux animaux non humains, étaient le produit d'un ensemble d'expériences beaucoup plus large et plus universel reflétant des interactions humaines relativement indéterminées avec l'environnement, ce qui leur permettait de s'élever au-dessus de certaines de leurs pulsions animales les plus fortes.³⁸

Dans *An Advanced Guide to Psychological Thinking*, Robert Ausch indique qu'à la suite de la publication de *Drives of Animals* de Reimarus, le concept de pulsion (Trieb) a été intégré à l'analyse de la psychologie animale et « les étudiants en comportement animal ont été contraints de travailler dans le cadre de Reimarus ». ³⁹ Les animaux de toutes sortes étaient considérés comme présentant des pulsions complexes et innées, non apprises, uniformes et trop intelligentes pour être réduites à des termes mécaniques cartésiens. Si l'espèce humaine était

37 Emmanuel Kant, *De l'histoire* (New York : Bobbs-Merrill), 55-56 ; Mücke, *Les pratiques des Lumières*, 36-38.

38 Johann Gottfried von Herder, *Philosophical Writings* (Cambridge : Cambridge University Press, 2002), 56, 78-80 ; Zammito, "Herder Between Reimarus and Tetens."

39 Ausch, *An Advanced Guide to Psychological Thinking*, 91.

distincte, dans la théorie de Reimarus, c'était en raison de sa capacité à travailler avec des concepts génériques, tandis que la relégation cartésienne des animaux au statut de machines était considérée comme une faillite philosophique et psychologique.

C'est sur cette base que Marx a tenté d'élaborer une ontologie sociale du travail, en s'appuyant sur la psychologie animale (et humaine) la plus avancée de son époque. Il a été très impressionné par la conception de Reimarus sur les pulsions habiles des animaux et l'a évoquée tout au long de son œuvre, par exemple, lorsqu'il a comparé la production de nids et d'habitations de la part de « l'abeille, du castor, de la fourmi, etc. » à la production plus consciente exercée par le travail humain. « L'araignée, écrit Marx dans le Capital, conformément à la notion de conduite habile de Reimarus, effectue des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille ferait honte à plus d'un architecte humain par la construction de ses alvéoles. Mais ce qui distingue le plus mauvais architecte de la meilleure des abeilles, c'est que l'architecte construit la cellule dans son esprit avant de la construire en cire ». ⁴⁰ Comme les

autres animaux, affirme Marx dans les Manuscrits économiques et philosophiques, l'être humain « est, d'une part,"

« doté de forces naturelles, de forces vitales, il est un être naturel actif ; ces forces existent en lui comme dispositions et capacités, comme pulsions [Triebe]. D'autre part, en tant qu'être naturel, corporel, sensuel, objectif, il est un être souffrant, conditionné et limité, comme les animaux et les plantes. C'est-à-dire que les objets de ses pulsions existent en dehors de lui comme des objets indépendants de lui ; mais ces objets sont des objets de son besoin, des objets essentiels, indispensables à l'exercice et à la confirmation de ses pouvoirs essentiels. Dire que l'homme est un être corporel, vivant, réel, sensuel, objectif, doté de pouvoirs naturels, signifie qu'il a pour objet de son être des objets réels, sensuels ». ⁴¹

de ce passage par la section de Darwin sur « l'instinct de fabrication de cellules de l'abeille de la ruche » dans l'Origine des espèces, un ouvrage qu'il avait étudié de près. Voir Charles Darwin, *On the Origin of Species* (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1964 ; fac-similé de la première édition), 224-35.

⁴⁰ Karl Marx, *Le Capital*, vol. 1 (Londres : Penguin, 1976), 284. Outre Reimarus, Marx a peut-être été influencé dans la rédaction

⁴¹ Marx, *Early Writings*, 389-90 ; Christopher Dowrick, « The Roots of Consciousness », *History of Political Thought* 5, no. 3 (hiver 1984) : 472, 476.

Ce qui ressort ici, c'est le fort matérialisme et le naturalisme de l'analyse de Marx, qui unit les êtres humains aux animaux non humains à travers le concept de pulsion lié à diverses dispositions et facultés.⁴² Si l'espèce humaine a des pulsions, des besoins et des capacités sociales plus développés par rapport aux autres animaux, comme le reflètent la production humaine et le travail social, ceux-ci découlent d'une organisation corporelle qui unit l'humanité au reste de la vie. Il s'ensuit que même si les espèces animales non humaines n'ont pas les pulsions sociales conscientes d'elles-mêmes qui caractérisent les êtres humains en tant qu'homo faber, elles n'en demeurent pas moins des êtres objectifs et sensuels, avec leurs propres formes de vie distinctes, qui reflètent leur propre organisation

42 Voir Arend Th. Van Leeuwen, *Critique of Earth* (New York : Charles Scribner's Sons, 1974), 53-54 ; Giorgio Agamben, *The Man without Content* (Stanford : Stanford University Press, 1999), 84. Erich Fromm a soutenu que toute l'analyse critique de Marx reposait sur une perspective dans laquelle « le domaine des pulsions humaines est une force naturelle qui, comme d'autres forces naturelles (fertilité du sol, irrigation naturelle, etc.), fait partie intégrante de la sous-structure du processus social. La connaissance de cette force est donc nécessaire pour une compréhension complète du processus social. » Erich Fromm, *The Crisis of Psychoanalysis* (Greenwich, Connecticut : Fawcett, 1970), 65-66, 157.

corporelle, leurs pulsions, leurs besoins et leurs capacités.

Benton et d'autres ont fortement critiqué le concept d'« être générique » de Marx, qu'il a emprunté à Hegel et à Feuerbach, parce qu'il place l'humanité dans un ordre supérieur à celui des animaux non humains, faisant ainsi preuve de spécisme. Mais là aussi, les malentendus sont nombreux. L'être d'espèce (*Gattungswesen*), parfois traduit par l'être générique, représente, dans l'analyse de Marx, les pulsions et les capacités propres à l'espèce humaine qui conduisent à un niveau supérieur de conscience ou de conscience de soi, lié à la conscience générique (objectivation) et au caractère "universel" de la production humaine⁴³.

43 *Gattungswesen* est diversement traduit par « essence générique », « être d'espèce » et « être générique ». En développant son concept d'être d'espèce (ou générique) (*Gattungswesen*), Marx s'inspire non seulement de Feuerbach mais aussi de la notion antérieure de Hegel d'« essence générique » (*Gattungswesen*) de l'humanité, associée à la conscience universelle promue par l'État. Dans l'analyse de Marx lui-même, cette « essence générique universelle » constitue la conscience d'ordre supérieur ou la conscience de soi qui distingue l'espèce humaine. En tant qu'acteurs conscients d'eux-mêmes, les êtres humains transformaient la nature et le monde par leur travail, et donc leurs propres relations sociales et eux-mêmes. Voir G. W. F. Hegel, *The Philosophy of Right* (Oxford : Oxford University Press, 1952), 200-201,

Feuerbach, s'appuyant sur Reimarus, Kant, Herder et Fichte, avait soutenu que c'était la conscience de soi des êtres humains qui leur permettait de se voir comme faisant partie d'un être générique ou d'une espèce, c'est-à-dire comme des êtres sociaux, et qui constituait la « différence essentielle » entre eux et les autres animaux. « À proprement parler, écrit-il, la conscience n'est donnée que dans le cas d'un être à qui son espèce, son mode d'être, est un objet de pensée. Bien que l'animal fasse l'expérience de lui-même en tant qu'individu – c'est ce qu'on veut dire en disant qu'il a le sentiment de lui-même – il ne le fait pas en tant qu'espèce... La vie intérieure de l'homme est constituée par le fait que l'homme se rapporte à son espèce [génériquement], à son mode d'être. »⁴⁴

372 ; Karl Marx, *Early Writings*, 192, 328-29 ; Charles Taylor, *Hegel* (Cambridge : Cambridge University Press, 1975), 549, *Hegel and Modern Society* (Cambridge : Cambridge University Press, 1979), 143 ; George Márkus, *Marxism and Anthropology* (Assen, Pays-Bas : Van Gorcum, 1978), 3-15 ; Paul Heyer, *Nature, Human Nature, and Society* (Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1982), 13, 73-96 ; István Mészáros, *Marx's Theory of Alienation* (Londres : Pluto Press, 1972), 14.

44 Ludwig Feuerbach, *The Fiery Brook* (New York : Anchor Books, 1972), 97-99 ; Zöllner, *Fichte's Transcendental Philosophy*, 63 ; Marx W. Wartofsky, *Feuerbach* (Cambridge : Cambridge University Press, 1977), 5-6, 206-8.

Marx a repris certains aspects de la conception de Feuerbach de l'être générique, en particulier la notion selon laquelle la conscience spécifiquement humaine était une conscience générique ou une conscience d'espèce développée.⁴⁵ Marx, cependant, a relié cela à la fois au postulat des pulsions animales qui sous-tendent la psychologie humaine et non humaine, et à la notion d'êtres humains en tant qu'êtres laborieux (*homo faber*).⁴⁶ Dans la conception matérialiste de Marx, les êtres humains transforment activement et consciemment leur relation à la nature et donc leurs propres besoins et potentiels par leur production. Par conséquent, si, dans sa théorie de l'aliénation, Marx considérait que cette capacité de développement autoconscient caractérisait les animaux humains plutôt que non humains, il ne s'agissait pas d'une distinction injuste visant à justifier la domination de ces derniers, mais simplement d'une reconnaissance des besoins, des pouvoirs et des capacités de l'homme à se développer activement dans l'histoire, à travers le processus de travail et de production.

Benton, Llorente et Sanbonmatsu critiquent tous Marx pour avoir

45 Márkus, *Marxisme et Anthropologie*, 4-5.

46 Shlomo Avineri, *The Social and Political Thought of Karl Marx* (Cambridge : Cambridge University Press, 1971), 65-95.

soutenu que les êtres humains, lorsqu'ils sont aliénés de leur travail, sont réduits aux dispositions qu'ils ont en commun avec les animaux non humains – manger, boire, procréer et, tout au plus, façonner leurs habitations et s'habiller – tout en étant éloignés de leur espèce spécifiquement humaine en tant que producteurs créatifs et laborieux.⁴⁷ En cela, Marx est censé avoir avancé une ontologie spéciste. Cependant, l'analyse historique-matérialiste classique de Marx ne nie pas que les êtres humains partagent une étroite parenté avec les autres animaux sur le plan biologique et psychologique, y compris de nombreuses pulsions communes. Il suggère plutôt que l'espèce humaine se distingue par sa capacité à produire de manière plus "universelle" et plus consciente, et qu'elle est donc moins limitée de manière unilatérale par des pulsions spécifiques que les autres animaux. L'humanité est donc capable de transformer la nature d'un nombre apparemment infini de façons, créant constamment de nouveaux besoins, capacités et pouvoirs humains⁴⁸.

47 Marx, *Early Writings*, 327 ; Benton, « Humanism = Speciesism », 5-9 ; Llorente, « Reflections on the Prospects for a Non-Speciesist Marxism », 126-27 ; Sanbonmatsu, introduction à *Critical Theory and Animal Liberation*, 17-19.

48 Mészáros, *Marx's Theory of Alienation*, 173-80 ; Fromm, *The Critique of Psychoanalysis*, 68.

Ce caractère des êtres humains en tant qu'êtres d'espèce conscients d'eux-mêmes génère également la capacité d'auto-aliénation à travers le développement de la division du travail, de la propriété privée, de la classe, de la production de marchandises, etc. L'aliénation est considérée par Marx comme un problème humain uniquement auto-imposé, à ne pas confondre avec la souffrance animale (à laquelle les êtres humains participent également), qui n'est pas le produit d'une telle auto-aliénation. Cette auto-aliénation de l'homme, produit de l'histoire humaine, est aussi un éloignement de la nature et des autres êtres naturels, qui se traduit par un spécisme aliéné dans la société capitaliste, comme dans la désignation cartésienne des animaux comme des machines⁴⁹.

Marx avait une conscience aiguë des conditions écologiques des animaux et de la destruction et de la pollution que leur inflige le capitalisme. Ainsi, dans l'Idéologie allemande, Marx et Engels ont fait un commentaire célèbre : L'"essence" du poisson est son "être", l'eau... L'"essence" du poisson d'eau douce est l'eau d'une rivière. Mais cette dernière cesse d'être l'"essence" du poisson et n'est plus un moyen d'existence approprié dès que la rivière est mise au service de

49 Macdonald, "Marx and the Human/Animal Dialectic," 41.

l'industrie, dès qu'elle est polluée par des teintures et autres déchets et naviguée par des bateaux à vapeur, ou dès que l'eau est détournée dans des canaux où un simple drainage peut priver le poisson de son moyen d'existence »⁵⁰.

Marx était lui-même un fervent critique de la métaphysique cartésienne, pour son retrait de l'esprit/âme du domaine de l'animal et la réduction de ce dernier à de simples mouvements mécaniques.⁵¹ Selon Marx, « Descartes, en définissant les animaux comme de simples machines, voyait avec les yeux de l'époque de la fabrication. Le point de vue médiéval, en revanche, était que les animaux étaient des assistants de l'homme »⁵².

50 Marx et Engels, Œuvres complètes, vol. 5, 58-59. La ligne d'argumentation critique basée sur l'essence du poisson a été introduite pour la première fois par Engels dans ses notes sur "Feuerbach" en préparation de la rédaction de l'Idéologie allemande. Marx et Engels, Œuvres complètes, vol. 5, 13.

51 Marx et Engels, Œuvres complètes, vol. 4, 125-26. Marx préférait la physique de Bacon à celle de Descartes, considérant la matière en mouvement dans la conceptualisation du premier comme prenant la forme d'une pulsion (Trieb) plutôt que d'un simple mécanisme comme dans celle du second. Voir van Leeuwen, Critique de la terre, 15-20 ; Marx et Engels, Œuvres complètes, vol. 4, 127-30.

52 Marx, Le Capital, vol. 1, 512. Descartes avait lui-même fait explicitement référence aux automates ou aux pièces mobiles tels qu'ils étaient employés dans l'industrie humaine à l'époque de la "fabrication" (artisanat), ce qu'il a ensuite

Marx, Darwin et l'évolution

Benton compare défavorablement le premier Marx au premier Darwin, qui a indiqué en 1839 dans ses carnets que les humains avaient des expressions faciales similaires à celles de l'orang-outan dans le zoo, indiquant ainsi la parenté entre les humains et les animaux.⁵³ Cependant, Marx, de neuf ans le cadet de Darwin (et qui n'a peut-être jamais vu d'orang-outan), n'a soutenu que quelques années plus tard, en 1843, que la marchandisation des animaux était un exemple de la "dégradation" de la nature par la société humaine – un point que Darwin lui-même n'a guère saisi, ni à ce stade ni à aucun autre.⁵⁴ Un an plus tard, dans les Manuscrits économiques et philosophiques, Marx a explicitement noté la relation étroite entre les êtres humains et les autres animaux en tant qu'êtres naturels objectifs.⁵⁵

Une telle insistance sur les liens étroits entre les humains et les

appliqué à la description des animaux. Voir Descartes, Discours de la méthode, 59-60. Dans l'évaluation capitaliste, comme le remarque Marx, les animaux sont traités comme des machines – un fait qu'il considère comme reflétant la contradiction entre la nature et la valeur marchande. Voir James D. White, « Nicholas Sieber and Karl Marx », Research in Political Economy 19 (2000) : 6.

53 Benton, "Humanism = Speciesism," 16.

54 Marx, Early Writings, 239.

55 Marx, Early Writings, 327.

animaux non humains n'était guère l'opinion dominante de l'époque. Charles Lyell, dans son ouvrage révolutionnaire *Principles of Geology* (1830-33), avec lequel Marx, ainsi que Darwin, était familier, consacre quatre chapitres à l'extinction des espèces, dont une grande partie justifie le massacre d'espèces animales par les humains. « Si nous manions l'épée de l'extermination » contre les animaux, « comme nous avançons », écrit Lyell,

« nous n'avons aucune raison de nous repentir des ravages commis, ni de penser, avec le poète écossais [Robert Burns], que « nous violons l'union sociale de la nature" ; ni de nous plaindre, avec le mélancolique Jacques [Shakespeare, As You Like It], que nous

ne sommes que des usurpateurs, des tyrans, et, ce qui est pire,

d'effrayer les animaux et de les tuer

dans le lieu qui leur est assigné et où ils vivent.

Il suffit de penser qu'en prenant possession de la terre par la conquête et en défendant nos acquisitions par la force, nous n'exerçons aucune prérogative exclusive. Toute espèce qui s'est répandue à partir d'un petit point sur un vaste territoire doit, de la

même manière, avoir marqué son progrès par la diminution ou la disparition totale d'une autre. »⁵⁶

Marx et surtout Engels ont pris bonne note de la destruction par l'homme des écologies et des espèces locales par l'expansion mondiale du capitalisme. Pourtant, contrairement à Lyell, on ne trouve dans leur analyse aucune justification morale de ces actions et de leurs conséquences. Il s'agit plutôt d'une critique de la manière dont le système du capital a généré un spécisme aliéné. Par exemple, Engels fait référence aux effets provoqués par les espèces invasives (chèvres) introduites par les colons européens sur l'île de Sainte-Hélène. On voit ici une inquiétude quant à la destruction de l'écologie indigène qui en résulte.⁵⁷

Les idées évolutionnistes dans un sens général ont longtemps précédé la publication de l'Origine des espèces de Darwin en 1859 et sa théorie de la sélection naturelle.⁵⁸ Il n'est donc pas surprenant que, en tant que matérialiste cohérent, Marx ait incorporé dès le début les idées évolutionnistes dans sa perspective, insistant, contre la vision religieuse,

56 Charles Lyell, *Principles of Geology* (Londres : Penguin, 1997), 276-77.

57 Marx and Engels, *Collected Works*, vol. 25, 459.

58 Voir Foster, *Marx's Ecology*, 120, 180-82, et Foster, Clark, et York, *Critique of Intelligent Design*.

dès 1844, sur la génération spontanée des espèces à un moment donné dans un lointain passé géologique. Il considérait que les espèces animales humaines et non humaines partageaient une parenté évolutive et morphologique.⁵⁹ Si Marx disait métaphoriquement en 1857 que « l'anatomie humaine contient une clé de l'anatomie du singe », la métaphore était néanmoins ancrée dans une véritable parenté morphologique entre les humains et les primates supérieurs.⁶⁰

Marx devait être bien conscient de la classification de Linné de l'*Homo sapiens* comme l'un des primates les plus proches du singe.⁶¹ Il avait étudié au gymnase de Trèves sous la direction du célèbre géologue allemand Johann Steininger. Plus tard, à l'université de Berlin, Marx a assisté à des cours d'anthropologie donnés par Heinrich Steffens, un philosophe naturel ainsi qu'un important géologue et minéralogiste. Marx était familier avec le *Discours sur les bouleversements révolutionnaires à la surface du globe* de George Curvier.⁶² Son intérêt pour la géologie allait se

poursuivre jusqu'à la fin de sa vie. En 1878 encore, il copiait dans ses carnets des extraits de l'éminent géologue anglais Joseph Beete Jukes, *The Student's Manual of Geology*, en accordant une attention particulière à l'extinction géologique des espèces résultant du déplacement des isothermes (zones climatiques) dû aux changements paléoclimatiques⁶³.

En juillet 1858, deux semaines à peine après la fameuse présentation des articles de Darwin et d'Alfred Russell Wallace, les établissant comme codécouvreurs de la sélection naturelle comme base de l'évolution, Engels écrit à Marx que « la physiologie comparée donne un mépris féroce pour l'exaltation idéaliste de l'homme sur les autres animaux. A chaque étape, on se heurte à l'uniformité la plus complète de structure avec le reste des mammifères, et dans ses principales caractéristiques, cette uniformité s'étend à tous les vertébrés et encore moins clairement aux insectes, aux crustacés, aux vers de terre, etc. »⁶⁴

59 Marx, *Early Writings*, 356.

60 Karl Marx, *Grundrisse* (London : Penguin, 1973), 105.

61 Gunnar Broberg, « *Homo sapiens* : Linnaeus's Classification of Man », dans Linnaeus : *The Man and His Work*, eds. Sten Lindroth, Gunnar Eriksson et Gunnar Broberg (Berkeley : University of California Press, 1983), 156-79.

62 Marx and Engels, *Collected Works*, vol. 42, 322.

63 Karl Marx et Frederick Engels, *Marx-Engels-Gesamtausgabe IV*, 26 (Berlin : Akademie Verlag, 2011), 214-19 ; Joseph Beete Jukes, *The Student's Manual of Geology* (Edinburgh : Adam and Charles Black, 1872).

64 Karl Marx et Frederick Engels, *Correspondance choisie* (Moscou : Progress Publishers, 1975), 102 ; Foster, *Marx's Ecology*, 166.

Marx et Engels ont tous deux fortement admiré l'Origine des espèces de Darwin, s'y référant comme « le livre qui, dans le domaine de l'histoire naturelle, fournit la base de nos vues. »⁶⁵ Et ce n'est pas étonnant, car, comme l'indique Fracchia, « le fait que Marx pose [dans L'Idéologie allemande] l'organisation corporelle humaine comme le premier fait de l'histoire humaine équivaut à un bouleversement copernicien – précisément parce que... c'est le complément humain de l'approche de Darwin concernant les organismes animaux en général »⁶⁶.

En réponse aux nouvelles connaissances qui se développent dans les sciences naturelles, Marx et Engels vont encore plus loin dans leur critique de la notion cartésienne de machine animale. Ainsi, Engels fournit dans « Le rôle joué par le travail dans le passage du singe à l'homme » ce que Stephen Jay Gould appelle « le meilleur argument du XIXe siècle en faveur de la coévolution gène-culture » (la forme que doivent prendre toutes les théories de l'évolution humaine, rendant compte du développement du cerveau humain et du langage).⁶⁷ Dans ce même

ouvrage, Engels traite de l'évolution complexe des animaux en relation avec leur environnement, non pas simplement en s'adaptant à celui-ci, mais en tant que sujets-objets dialectiques de l'évolution⁶⁸. « Il va sans dire, écrit-il, qu'il ne nous viendrait pas à l'esprit de contester la capacité des animaux à agir de manière planifiée et préméditée ».⁶⁹ Dans des notes à la Dialectique de la nature qu'il avait manifestement l'intention de développer davantage, il écrit :

« Nous avons en commun avec les animaux toute l'activité de l'entendement : l'induction, la déduction, et donc aussi l'abstraction (les concepts génériques de Dido [le chien d'Engels] : quadrupèdes et bipèdes), l'analyse d'objets inconnus (même le cassage d'une noix est le début de l'analyse), la synthèse (dans les tours

the Storm (New York : W. W. Norton, 1987), 111.

65 Marx and Engels, Collected Works, 41, 232.

66 Fracchia, "Organisms and Objectifications," 3.

67 Marx and Engels, Collected Works, vol. 25, 452-59 ; Stephen Jay Gould, An Urchin in

68 Pour des discussions contemporaines sur la dynamique évolutive complexe entre gène, organisme et environnement, voir Richard Lewontin, The Triple Helix (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 2000) ; Richard Levins et Richard Lewontin, The Dialectical Biologist (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1985) ; et Richard Lewontin et Richard Levins, Biology Under the Influence (New York : Monthly Review Press, 2007).

69 Marx and Engels, Collected Works, vol. 25, 460.

d'animaux), et, comme union des deux, l'expérience (dans le cas d'obstacles nouveaux et de situations non familières). Dans leur nature, tous ces modes de procédure – donc tous les moyens d'investigation scientifique que la logique ordinaire reconnaît – sont absolument les mêmes chez les hommes et les animaux supérieurs. Ils ne diffèrent que par le degré (de développement de la méthode dans chaque cas)..... D'autre part, la pensée dialectique – précisément parce qu'elle présuppose l'investigation de la nature des concepts eux-mêmes – n'est possible que pour l'homme, et pour lui à un stade de développement comparativement élevé. »⁷⁰

De même, Marx suggère dans ses Notes sur Adolph Wagner que les animaux sont capables de distinguer “théoriquement” tout ce qui se rapporte à leurs besoins. Dans le paragraphe qui suit immédiatement, il note sinistrement que « le fait qu'un mouton soit comestible par l'homme n'apparaît guère comme une de ses propriétés “utiles”, établissant ainsi de larges parallèles entre l'expropriation (et la souffrance) des animaux et l'exploitation des travailleurs. Marx pensait que ses trois petits chiens

étaient dotés d'une intelligence comparable à celle des humains.⁷¹ Marx et Engels ont donc adopté un point de vue identique à celui de Darwin dans La descendance de l'homme, à savoir que « la différence d'esprit entre l'homme et les animaux supérieurs, aussi grande soit-elle, est certainement une différence de degré et non de nature ». En effet, comme Darwin, on peut dire qu'ils ont souscrit, en général, à l'opinion selon laquelle l'"immense supériorité » des êtres humains, même par rapport aux animaux supérieurs, peut être attribuée aux « facultés intellectuelles », aux « habitudes sociales » et à la « structure corporelle » de l'homme⁷².

-
- 71 Karl Marx, Texts on Method (Oxford : Blackwell, 1975), 190–91 ; Marian Comyn, “My Recollections of Karl Marx,” The Nineteenth Century and After, vol. 91, Disponible sur <http://marxists.org>.
- 72 Charles Darwin, The Descent of Man (1871 ; rééd. Princeton : Princeton University Press, 1981), 105, 136-37. La référence de Darwin aux « habitudes sociales » fait ici spécifiquement référence à l'héritage de caractéristiques acquises – une idée généralement associée à Jean-Baptiste Lamarck, mais que Darwin avait, à cette époque, introduite comme un principe supplémentaire à la sélection naturelle – sous la forme de certains comportements sociaux habituels. Darwin a suggéré, comme exemple possible, que les enfants d'ouvriers héritaient de mains plus grandes que les enfants de la noblesse, en raison de la transmission de caractéristiques acquises résultant d'« habitudes sociales » d'utilisation et de désuétude. Voir Darwin, The Descent of Man, 117-18, 157, 160-61 ; Helen P.

70 Marx and Engels, Collected Works, vol. 25, 503.

Le spécisme aliéné et le clivage métabolique

Grâce à son approche historico-matérialiste, qui intégrait activement des idées évolutionnistes et scientifiques, Marx a pu évaluer comment le développement du capitalisme a transformé les relations entre les animaux, créé un spécisme

Liepman, « The Six Editions of the 'Origin of Species' », *Acta Biotheoretica* 30 (1981) : 199-214. Engels a été influencé par les vues de Darwin à cet égard et, d'une manière similaire, a fait référence à l'héritage des caractéristiques acquises par rapport aux mains. Voir Marx et Engels, *Œuvres complètes*, vol. 25, 453-54. Néanmoins, on pourrait également interpréter la référence de Darwin au social – bien que ce ne soit pas son sens premier – comme représentant la notion plus générale d'êtres humains en tant qu'animaux sociaux, soulignée par Marx et Engels, résultant en un développement social cumulatif et en l'amélioration de l'intelligence pratique, transmise par l'éducation, et reflétée dans la capacité culturelle de manipuler le monde à l'aide d'instruments exosomatiques. Dès le départ, les Homo sapiens, comme l'avait surtout compris Engels au XIXe siècle, sont les produits d'un processus complexe de ce qu'on appelle aujourd'hui la coévolution gène-culture, qui explique l'origine de l'organisation corporelle de l'homme, et notamment le développement du cerveau humain. Voir Gould, *An Urchin in the Storm*, p. 111. Il faut ajouter que toute la question de l'héritage des caractéristiques acquises suscite un regain d'intérêt en biologie en raison du développement de l'épigénétique. Voir Peter Ward, *Lamarck's Revenge* (New York : Bloomsbury Publishing, 2018) ; Eva Jablonka et Mario J. Lamb, *Epigenetic Inheritance and Evolution* (Oxford : Oxford University Press, 1995).

aliéné et favorisé une souffrance animale généralisée. Dans le même ordre d'idées, John Berger, dans son essai « Why Look at Animals », met en garde contre le fait que considérer les animaux humains comme une simple source de viande, de cuir ou de lait est anhistorique et implique d'imposer une conception du XIXe siècle « à travers les millénaires ». ⁷³ Il indique qu'il existe à la fois une continuité corporelle et une distinction entre les humains et les autres animaux, car ils sont « à la fois semblables et différents ». Soulignant que les relations spécifiques entre eux ont été historiquement modifiées en raison de l'évolution des conditions socio-économiques et culturelles, il fait remarquer que,

« le 19e siècle, en Europe occidentale et en Amérique du Nord, a vu le début d'un processus, aujourd'hui complété par le capitalisme d'entreprise du 20e siècle, par lequel toutes les traditions qui avaient servi de médiateur entre l'homme et la nature ont été rompues. Avant cette rupture, les animaux constituaient le premier cercle de ce qui entourait l'homme. Peut-être cela suggère-t-il déjà une trop grande distance. Ils étaient avec l'homme au centre de son monde.

73 John Berger, *About Looking* (Londres : Vintage International, 1991), 4.

Cette centralité était bien sûr économique et productive. Quelles que soient les modifications des moyens de production et de l'organisation sociale, les hommes dépendaient des animaux pour se nourrir, travailler, se déplacer et se vêtir. »⁷⁴

L'analyse par Marx du développement historique du capitalisme a mis en évidence cette transition dans les relations animales. Pour lui, la représentation des animaux comme des machines par Descartes représentait le statut accordé aux animaux dans la production capitaliste de marchandises. Marx a pris note des changements continus, tels que la réduction des animaux non humains à une source de pouvoir et l'altération de leur organisation corporelle et de leur existence même, imposés afin de favoriser l'accumulation du capital.

Dans *Le Capital*, Marx a présenté la relation dynamique entre les humains et les animaux de ferme, mettant en lumière leur proximité et leur interdépendance. « Dans la période la plus ancienne de l'histoire de l'humanité », indique-t-il, « les animaux domestiqués, c'est-à-dire les animaux qui ont subi une modification par le travail, qui ont été élevés spécialement, jouent le rôle principal

d'instruments de travail avec les pierres, le bois, les os et les coquillages, qui ont également été travaillés ».⁷⁵ En même temps, il se concentre spécifiquement sur la façon dont le développement historique du capitalisme, y compris la division des villes et des campagnes qui l'a accompagné, a façonné ces conditions, réduisant les animaux à de simples instruments et matières premières, comme le reflète la logique générale du système. « Les animaux et les plantes que nous sommes habitués à considérer comme des produits de la nature, explique Marx,

peuvent être, dans leur forme actuelle, non seulement des produits du travail de l'année dernière, par exemple, mais le résultat d'une transformation graduelle poursuivie pendant de nombreuses générations sous le contrôle et par l'intermédiaire du travail humain. En ce qui concerne l'instrument de travail en particulier, ils présentent des traces du travail des âges passés, même pour l'observateur le plus superficiel, dans la grande majorité des cas... Un produit particulier peut être utilisé à la fois comme instrument de travail et comme matière première dans le même processus. Prenez, par

74 Berger, *About Looking*, 3-4.

75 Marx, *Le Capital*, vol. 1, 285-86.

exemple, l'engraissement du bétail, où l'animal est la matière première et en même temps un instrument pour la production de fumier [utilisé pour fertiliser les champs agricoles]. »⁷⁶

Dans ce système de production généralisée de marchandises, les animaux non humains ont souvent des relations variables avec le capital. Dans le deuxième volume du *Capital*, Marx décrit comment les capitalistes évaluent la vie des vaches par rapport à la production : « Les bovins, en tant qu'animaux de trait, sont du capital fixe ; lorsqu'ils sont engraisés pour l'abattage, ils sont de la matière première qui passe finalement dans la circulation comme produit, et donc non pas du capital fixe, mais du capital circulant.⁷⁷ La corporéité des animaux non humains soulève, pour le capital, la question des coûts (y compris ceux associés au temps de rotation) déterminés par les aspects écorégulateurs de la reproduction naturelle. « Dans le cas des moyens de travail vivants », explique Marx, « comme les chevaux... le temps de reproduction est prescrit par la nature elle-même. Leur vie moyenne en tant que moyen de travail est déterminée par les lois naturelles. Une fois cette période écoulée, les objets usés

doivent être remplacés par de nouveaux. Un cheval ne peut pas être remplacé par un autre cheval, mais seulement par un autre cheval ». ⁷⁸ Bien que distincts dans leur forme, les chevaux, pour le capital, étaient simplement des machines cartésiennes interchangeables.

Le milieu du dix-neuvième siècle, lorsque Marx écrivait, était une période de transformation majeure dans les relations entre les animaux humains et non humains. Bien que la force animale ait été utilisée depuis longtemps, par exemple pour labourer les champs et transporter des marchandises, la mécanisation associée au développement capitaliste modifiait radicalement les relations animales. Les capitalistes ont soigneusement calculé si la force humaine, animale non humaine ou mécanique pouvait améliorer les profits. Dans certains cas en Angleterre, les coûts associés à l'élevage et aux soins des chevaux pour tirer les barges le long des rivières et des canaux dépassaient ceux de l'embauche des femmes pour effectuer la même tâche, en raison de

⁷⁶ Marx, *Le Capital*, vol. 1, 287-88.

⁷⁷ Marx, *Le Capital*, vol. 2 (Londres : Penguin, 1978), 241.

⁷⁸ Marx, *Capital*, vol. 2, 250 ; Paul Burkett, *Marx and Nature* (Chicago : Haymarket Books, 2014), 43-47 ; Daniel Auerbach et Brett Clark, « Metabolic Rifts, Temporal Imperatives, and Geographical Shifts : Logging in the Adirondack Forest in the 1800 s », *International Critical Thought* 8, no. 3 (2018) : 468-86.

leurs salaires extraordinairement bas (et du fait que les coûts de la reproduction sociale dans le ménage n'étaient pas inclus dans leurs salaires), ce qui fait que les femmes remplaçaient souvent les chevaux comme tireurs de barges.⁷⁹

Le capital cherche invariablement à employer la science et la technologie pour accélérer la production afin de raccourcir le temps associé aux processus naturels et écorégulateurs, tels que la croissance des animaux, dans le but de réduire le temps de rotation et d'accélérer la réalisation des profits.⁸⁰ Comme l'explique Marx, dans le contexte de l'élevage des moutons,

« Il est impossible, bien sûr, de livrer un animal de cinq ans avant la fin de cinq ans. Mais ce qui est possible dans certaines limites, c'est de préparer plus rapidement les animaux à leur sort par de nouveaux modes de traitement. C'est précisément ce que [Robert] Bakewell a réussi à faire. Auparavant, les moutons britanniques, tout comme les moutons français jusqu'en 1855, n'étaient pas prêts à être abattus avant la quatrième ou la cinquième année. Dans le système de Bakewell, les moutons d'un an

peuvent déjà être engraisés, et dans tous les cas, ils sont pleinement développés avant que la deuxième année ne se soit écoulée. Par une reproduction sélective, Bakewell... a réduit la structure osseuse de ses moutons au minimum nécessaire à leur existence. Ces moutons sont appelés les New Leicester. »⁸¹

Marx cite ici l'agronome français Léonce de Lavergne, auteur de *The Rural Economy of England, Scotland, and Ireland*, qui préconise d'étendre encore la production de viande et de lait : « L'éleveur peut maintenant en envoyer trois au marché dans le même espace de temps qu'il lui fallait autrefois pour en préparer un ; et s'ils ne sont pas plus grands, ils sont plus larges, plus ronds, et ont un plus grand développement dans les parties qui donnent le plus de chair. Quant aux os, ils n'en ont absolument pas plus qu'il n'en faut pour les soutenir, et presque tout leur poids est de la pure viande. »⁸²

Dans ses notes critiques sur Lavergne, Marx s'oppose à ces nouvelles méthodes de production animale pour la viande et les produits laitiers, car la poursuite de profits sans

79 Marx, *Le Capital*, vol. 1, 517.

80 Burkett, *Marx and Nature*, 41-47.

81 Marx, *Le Capital*, vol. 2, 314-315.

82 Marx, *Le Capital*, vol. 2, 315 ; Léonce de Lavergne, *The Rural Economy of England, Scotland, and Ireland* (Londres : Blackwell, 1855), 13-25, 34-51, 184-87, 196.

fin conduit à un large éventail de souffrances animales et d'abus corporels – inhérents à un mode de spécisme aliéné dans lequel les animaux ne sont pas considérés comme des êtres vivants mais comme des machines à manipuler comme telles. Les moutons élevés de manière à réduire la structure osseuse – selon les termes de Marx, « faire avorter les os pour les transformer en simple viande et en masse de graisse » – avaient du mal à supporter leur propre poids et à se tenir debout en raison de leur corps beaucoup plus grand et plus lourd et de leur squelette plus faible. Pour augmenter la production de lait destiné au marché, les veaux étaient sevrés plus tôt. Les bovins étaient de plus en plus confinés dans des stalles et étaient nourris de tourteaux et d'autres concoctions à fort apport énergétique conçues pour accélérer le taux de croissance⁸³.

Dans les pratiques agricoles antérieures, observe Marx, « les animaux restaient actifs en restant à l'air libre. » Confinés dans des stalles avec l'alimentation en box qui en découle, « dans ces prisons, les

animaux naissent et y restent jusqu'à ce qu'ils soient tués ». Il en résulte « une grave détérioration de la force vitale » et des déformations de croissance dans leurs corps, qui sont considérés comme de simples parties, de l'eau pour le moulin du capital. Pour Marx, tout cela était « dégoûtant ». Cela équivalait à un « système de cellules de prison pour les animaux »⁸⁴.

Aujourd'hui, ces méthodes capitalistes d'accélération et de marchandisation de la reproduction naturelle incluent également l'utilisation d'hormones de croissance, les opérations massives d'alimentation animale concentrée et l'utilisation intensive d'antibiotiques pour traiter les maladies liées aux conditions d'élevage des animaux. Ces approches n'ont fait que s'intensifier et se généraliser dans l'ensemble de la production animale pour la viande et les produits laitiers, comme dans le cas des poulets, des porcs, des vaches, des moutons et des poissons.⁸⁵ Comme

83 Karl Marx, Archives Marx-Engels, Institut international d'histoire sociale, Sign. B., 106, 336, cité dans Kohei Saito, " Why Ecosocialism Needs Marx ", *Monthly Review* 68, no 6 (novembre 2016) : 62 ; John Bellamy Foster, " Marx as a Food Theorist ", *Monthly Review* 68, no 7 (décembre 2016) : 14-16.

84 Marx, Archives Marx-Engels, Institut international d'histoire sociale, Sign. B., 106, 336, cité dans Saito, " Why Ecosocialism Needs Marx ", 511 (traduction légèrement modifiée) ; Foster, " Marx as a Food Theorist ", 15-16.

85 Pour des discussions utiles sur ces questions, voir William D. Heffernan, « Concentration of Ownership and Control in Agriculture, » in *Hungry for Profit*, eds. Fred Magdoff, John Bellamy Foster, et Frederick H. Buttel (New York : Monthly Review Press, 2000), 61-75 ; Tony

le souligne le sociologue de l'environnement Ryan Gunderson, la vaste expansion des animaux confinés dans la production industrialisée est directement liée à la poursuite incessante de l'accumulation du capital.⁸⁶

À travers cette analyse, Marx a détaillé comment le développement capitaliste a créé une médiation aliénée entre les êtres humains et la nature, en l'occurrence les espèces animales non humaines. Ce spécisme aliéné réduit les animaux à des machines dans les fermes industrielles, et les animaux du monde entier sont confrontés à l'extermination en raison de la destruction de l'habitat, du changement climatique et de l'acidification des océans – tous associés au fonctionnement général du capitalisme dans la période contemporaine. Cette rupture revêt un

Weis, *The Global Food Economy* (New York : Zed Books, 2007) ; Tony Weis, *The Ecological Hoofprint* (New York : Zed Books, 2013) ; Stefano B. Long, Rebecca Clausen et Brett Clark, *The Tragedy of the Commodity* (New Brunswick : Rutgers University Press, 2015) ; Stefano B. Longo, Rebecca Clausen et Brett Clark, « Capitalism and the Commodification of Salmon : From Wild Fish to a Genetically Modified Species », *Monthly Review* 66, no 7 (2014) : 35-55.

86 Ryan Gunderson, « From Cattle to Capital : Exchange Value, Animal Commodification and Barbarism », *Critical Sociology* 39, no 2 (2011) : 259-275 ; voir aussi David Naguib Pellow, *Total Liberation* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2014).

caractère ironique, souligne Macdonald, car « plus leurs corps démembrés se croisent avec les nôtres » par le biais de la circulation des marchandises comme la viande, le cuir, la colle, etc. et « plus ils disparaissent finalement de la vie humaine ». ⁸⁷ Cette constatation, associée à l'aliénation des espèces sous le capitalisme, est similaire à la dynamique qui accompagne l'aliénation de la nature en général. Comme l'a indiqué Raymond Williams, plus l'aliénation de la nature est profonde, plus l'« interaction réelle » avec le monde biophysique est intense en ce qui concerne les ressources utilisées dans la production de marchandises et la production de déchets qui polluent les écosystèmes⁸⁸.

Ces préoccupations générales concernant les opérations du système capitaliste, les conditions écologiques et l'aliénation des espèces sont entrelacées dans la considération de Marx du métabolisme de la nature et de la société. Dans les années 1850 et 1960, Liebig, le plus grand chimiste allemand, expliquait que les techniques de culture intensive britanniques violaient la « loi de la compensation » en raison de l'expédition des récoltes vers des lieux

87 Macdonald, "Marx and the Human/Animal Dialectic," 41.

88 Raymond Williams, *Problems in Materialism and Culture* (London : Verso, 1980), 83.

éloignés, ce qui empêchait le retour au sol des nutriments qui avaient été enlevés. Ce système de vol conduit à la spoliation des terres agricoles. Marx reprend l'analyse de Liebig, y compris la conception des relations métaboliques. Il a développé une approche métabolique socio-écologique encore plus riche en se concentrant sur la faille métabolique, par laquelle un métabolisme social aliéné, en contradiction avec le métabolisme universel de la nature, perturbe ou rompt les cycles, systèmes et flux naturels.⁸⁹

Avec l'abrogation des Corn laws en 1846, qui a inauguré le libre-échange, Marx a identifié plusieurs tendances au sein de ce qu'il a appelé le « nouveau régime » de la production alimentaire capitaliste. Il s'agit notamment d'un approfondissement de la faille métabolique dans le cycle des nutriments du sol, augmentant l'échelle de l'expropriation mécanisée des animaux, eux-mêmes traités comme de simples machines (ou pièces de machines).⁹⁰ La Grande-Bretagne a été poussée à se tourner

vers une plus grande production de viande et de produits laitiers dans le cadre du système de rotation Norfolk (et d'autres rotations similaires), qui servait principalement la population la plus riche. En conséquence, davantage de terres ont été converties en pâturages et en cultures fourragères, telles que les légumineuses, plutôt qu'en céréales et en grains, tout en élargissant les impacts du pâturage animal. Avec plus d'animaux de ferme sur les terres, moins de travailleurs étaient nécessaires. Dans le cadre de ce nouveau régime alimentaire, la production de blé en Grande-Bretagne s'est effondrée, ce qui a conduit à des importations massives de céréales pour nourrir l'ensemble de la population.⁹¹ Les terres irlandaises ont été converties en pâturages pour élever des porcs, des bovins et des moutons, déplaçant ainsi une grande partie de la population rurale.⁹² De nouveaux Leicester ont été importés en Irlande pour se reproduire avec les moutons indigènes afin de développer une variété permettant de dégager de plus grands profits pour le capital, sans aucun égard pour la santé des animaux.⁹³ Les pratiques agricoles intensives ont exproprié les

89 John Bellamy Foster, "Marx and the Rift in the Universal Metabolism of Nature," *Monthly Review* 65, no. 7 (2013) : 1-19 ; John Bellamy Foster and Brett Clark, "The Robbery of Nature," *Monthly Review* 70, no. 3 (2018) : 1-20.

90 Foster, « Marx as a Food Theorist », 12-13 ; John Bellamy Foster et Paul Burkett, *Marx and the Earth* (Leyde : Brill, 2016), 29-31.

91 Mette Erjnaes, Karl Gunnar Persson et Søren Rich, « Feeding the British », *Economic History Review* 61, no 1 (2008) : 147.

92 Karl Marx et Frederick Engels, *L'Irlande et la question irlandaise* (Moscou : Progress Publishers, 1971), 121-22.

nutriments du sol en Grande-Bretagne et à l'étranger, donnant lieu à une dépendance croissante à l'égard de l'importation d'intrants agricoles et de céréales. Ici, la faille métabolique s'est élargie, dérobant les nutriments des terres lointaines, que ce soit sous la forme de céréales et de grains pour la consommation humaine, de guano pour réparer les terres dégradées, ou de colza dans la production de tourteaux pour nourrir les animaux de ferme afin d'enrichir leur fumier.⁹⁴

Alors que Lavergne célébrait l'imposition d'opérations agricoles industrialisées, intensifiant la production animale pour la viande et les produits laitiers, Marx suggérait qu'un système d'agriculture à base de céréales était plus efficace pour fournir de la nourriture à l'ensemble de la population et assurer la vitalité à long terme de la terre⁹⁵.

La critique par Marx du spécisme aliéné, associé à la dégradation des humains et des animaux non humains, peut être considérée comme faisant partie de sa critique écologique plus large, liée à la faille métabolique.⁹⁶ La

93 Kohei Saito, *Karl Marx's Ecosocialism* (New York : Monthly Review Press, 2017), 209.

94 Foster, "Marx as a Food Theorist."

95 Foster, "Marx as a Food Theorist"; Marx, *Capital*, vol. 1, 637–38 ; Marx, *Capital*, vol. 2, 313–15 ; Karl Marx, *Capital*, vol. 3 (London : Penguin, 1981), 916, 949–50.

96 Macdonald, "Marx and the Human/Animal Dialectic," 42 ; John Bellamy Foster, Brett

faillie métabolique ne se limite pas à la nature extérieure, mais englobe également l'expropriation des êtres corporels, où les animaux non humains sont réduits à des machines dans un système fondé sur une expansion constante, qui ignore et augmente leur souffrance. En effet, lorsque la question des animaux se pose, son analyse transcende le cadre purement écologique, affichant une affinité avec les animaux non humains, qui, pour Marx, sont des « êtres souffrants » limités, objectifs, comme les humains eux-mêmes⁹⁷.

Marx n'a jamais perdu son lien étroit avec le matérialisme épicurien. Les épicuriens enseignaient que la souffrance animale et la souffrance humaine sont semblables, car elles se rapportent toutes deux à des êtres naturels. Dans les livres I et II du *De rerum natura*, le grand poète romain Lucrèce présente cinq attaques contre les pratiques sacrificielles, en commençant par sa description du sacrifice par Agamemnon de sa fille Iphigénie sur l'autel des dieux, et en terminant, comme pour souligner l'affinité de l'homme avec les animaux, par une vache en deuil :

*Car souvent, devant les nobles
sanctuaires des dieux.*

Clark, and Richard York, *The Ecological Rift* (New York : Monthly Review Press, 2010).

97 Marx, *Early Writings*, 389–90.

*un veau est tué à côté des
autels encensés,
Un flot de sang chaud jaillit de
sa poitrine.
La mère, errant dans les vallées
verdoyantes.
Cherche sur le sol les
empreintes de pas fendues.
Avec des yeux inquisiteurs, elle
cherche si quelque part
Son enfant perdu, elle se tient
debout, et remplit de
gémissements
Les clairières de la forêt ; elle
revient au bûcher.
Maintes et maintes fois en
quête de son veau.⁹⁸*

Il est impossible de ne pas reconnaître dans un tel passage que la souffrance humaine et la souffrance animale, comme Marx lui-même l'a noté, sont apparentées. La lutte révolutionnaire est nécessaire pour transcender l'aliénation de la nature associée au capitalisme. Marx a clairement reconnu que le déracinement du spécisme aliéné fait partie de cette lutte. Si l'« humanisme pleinement développé » doit devenir un « naturalisme », il est nécessaire de

forger une nouvelle dialectique homme-animal, fondée sur le principe épicurien selon lequel « le monde est mon ami ». Faisant écho à Müntzer, Marx a déclaré que « tous les êtres vivants doivent aussi devenir libres ».⁹⁹



Chou blanc
éditions

⁹⁸ Lucrèce, Sur la nature de l'univers (Oxford : Oxford University Press, 1997), 46 (II, 350-65). Comparez la description par Lucrèce du sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon sur l'autel des dieux – Lucrèce, Sur la nature de l'univers, 5-6 (80-101). Voir Massaro, « The Living in Lucretius' De rerum natura », 45-58.

⁹⁹ Marx and Engels, Collected Works, vol. 5, 141 ; Early Writings, 239, 348.